

Barrières linguistiques, notamment au niveau terminologique, dans des domaines de communication à grand impact socio-culturel. Approche pragmalinguistique

Les termes employés pour s'exprimer et pour communiquer entre les spécialistes en astronomie, astronautique, chimie, mais aussi en philologie et mathématiques, par exemple, ne font l'objet que de certains cercles de professionnels et peut-être aussi des professionnels des zones de contact. Des mots du roumain correspondant, par exemple, aux mots français [périgée], [flysch], [carbogène], [proparoxyton] ou [cosinus] sont fréquemment présents dans les exégèses des spécialistes de ces territoires du savoir et c'est très peu d'éléments de ces familles "exotiques" qui pénètrent le langage commun, à travers les médias et l'éducation scolaire, surtout.

Certes, il n'est pas question de voir les choses sans réserve: des événements ou des applications de toutes sortes donnent à ce type de lexèmes la chance d'être connus dans des cercles plus larges de locuteurs. Une éclipse de soleil nous laisse comprendre la signification primaire du syntagme *cône d'ombre*; des films (du genre horror!) où l'on voit des reptiles géants ont facilité l'apparition dans le discours public du terme technique *mésozoïque*, alors que les viticulteurs (mais aussi une partie des "consommateurs") profitent de la réaction à base de *métabisulfite*.

Mais, il y a des secteurs de la vie publique où l'on peut voir interférer constamment les préoccupations des experts et celles de la masse des locuteurs: ce sont les domaines de communication à grand impact socio-culturel. Tout en gardant la différence qui remonte au début du christianisme entre l'exégèse biblique et la propagation/la pratique du culte dans divers milieux (socio-)linguistiques, ou en s'écartant peu à peu de la médecine et de la pharmacie naturelles/naturistes, tout comme on s'écartait dans l'exercice du droit coutumier, les clercs, les médecins, les pharmaciens et les juristes, bien qu'en contact permanent avec le "grand public", se manifestent dans la position de possesseurs d'ensembles de termes tenant au niveau de l'exégèse et du progrès des pratiques dans leurs domaines respectifs.

Voilà pourquoi ce que les clercs appellent *eucharistie* sera, pour les croyants ayant respecté les commandements du rituel du jeûne, *communion* (rituel fréquemment appelé dans le temps *le saint sacrement*), alors que pour les agonisants, cela s'appelle encore dans beaucoup de régions du pays *grijanie* (*dernier sacrement*).

Les médecins peuvent employer, dans les certificats et dans les ordonnances qu'ils écrivent, des diagnostics tels *épigastralgie* ou *néoplasme* pour parler de ce que les patients et les membres de leurs familles appellent *dureri la lingurică* 'mal de l'épigastre' et, respectivement, *cancer* 'cancer' (connu dans le temps simplement comme *rac* 'cancre'). L'avocat, à son tour, devra traduire des termes comme *erede* 'rejeton' ou *malversație* 'malversation' – maintenus comme tels dans la législation et dans la pratique de l'application des lois, en vertu du conservatisme bien connu du langage juridico-administratif – et s'adressera à ses clients en parlant de *urmaș* 'descendant', *moștenitor* 'héritier', ou, à l'occasion, *succesor* 'successeur', ou en appelant une infraction, selon le cas, *delapidare* 'délapidation', *fraudă* 'fraude' ou, de façon plus directe, *furt* 'vol'.

En principe, nous sommes là en présence de ce que les spécialistes appellent „discours exogène”, le discours de la modalité de communication avec le grand

public, et „discours endogène”, celui employé au niveau de la production et de l’utilisation du savoir résultant des recherches¹.

Dans tous les cas ci-dessus il ne s’agit donc pas d’une simple synonymie plus ou moins facultative, ayant pour déclencheur un possible élitisme... de caste (en certains cas), mais nous avons là du pragmatisme à des niveaux différents. Pour voir fonctionner aussi bien la théorie que la pratique, les deux paliers terminologiques se retrouvent donc non seulement justifiés, mais obligatoires.

Un des domaines mentionnés plus haut est celui de la pharmacie et c’est avec référence à ce domaine que nous tenons à faire quelques remarques à partir du volume *Vademecum medicamentorum* du professeur Gheorghe Dănilă, de Iași (“Polirom”, 1999)². La provocation en ce sens est contenue dans la dernière phrase du texte de promotion imprimé sur la couverture: ce livre est utile et s’adresse non seulement aux spécialistes de la profession, mais aussi “à tous ceux intéressés par les progrès enregistrés dans ce domaine” (les médicaments), or ceci est une catégorie où chacun de nous se reconnaît. Nous nous trouvons au deuxième niveau terminologique, là où se pose le problème des vraies “barrières linguistiques”, mises en place par de divers facteurs socio-culturels. C’est de cela que nous allons traiter dans ce qui suit.

Le fait même du recours que l’auteur fait à une phrase latine pour le titre (*vademecum*, en traduction *ad litteram*, veut dire “allez, venez, allons ensemble”) nous signale la rencontre avec un guide qui s’adresse d’abord aux spécialistes, en mettant à l’avant une terminologie de l’exégèse de pointe, donc beaucoup au-delà du niveau d’un (simple) dictionnaire de profil destiné à un public cultivé.

Renfermant les résultats de la recherche fondamentale et appliquée dans le domaine de la chimie pharmaceutique, le savant répertoire analytique élaboré par le docteur Gheorghe Dănilă ne saura provoquer le linguiste que sur le terrain de l’interférence minime qui réside encore entre le niveau des experts et celui des bénéficiaires-patients. Parcourir l’Index du volume (pp. 303-326), qui contient environ 4500 mots-titre (et sigles-symbole), vaut aux lecteurs ayant une formation scientifique moyenne aussi qu’un certain niveau de culture la possibilité de reconnaître quelques catégories de termes.

On a d’abord des noms de médicaments et de substances aux principes actifs, relativement usuels, dont nous voudrions présenter une liste, issue d’une sélection personnelle, car nous pensons que cette liste est édifiante (du point de vue quantitatif) par rapport au chiffre de l’inventaire ci-dessus. Voici les noms roumains des médicaments³ : *Algocalmin*, *Aspirină*, *Atenolol*, *atropină*, *barbital*, *benzedrină*, *bromură*, *cafeină*, *Carbaxin*, *chinină*, *Ciclobarbitol*, *cloroform*, *cocaină*, *Codamin*, *codeină*, *Codenal*, *Diazepam*, *Dormital*, *Efedrină*, *Fasconal*, *heparină*, *heroină*, *Hidroxizin* (mais aussi *hydroxyzin*), *histamină*, *Indometacin*, *lecitină*, *Luminal*, *morfina*, *Napoton*, *nicotină*, *Novocainum*, *opiu*, *Papaverină*, *Paracetamol* (mais aussi

¹ La communication endogène se présente sous trois hypostases: intradisciplinaire (le discours d’un biologiste, par exemple, qui fait connaître à d’autres biologistes les résultats de ses investigations), interdisciplinaire (qui met en contact les représentants de plusieurs domaines du savoir intéressés par le même objet de recherche) et transscientifique (le cas où un spécialiste fait connaître au public des faits d’intérêt général de son domaine scientifique) (cf. Véron, “Epistémologie... voir *infra* l’explication bibliographique complète).

² Jusqu’à ce jour nous n’avons pas d’information quant à une autre apparition éditoriale du même profile.

³ Les majuscules servent à marquer les noms en place au moment de l’apparition du livre, en tant que marques déposées.

paracetamol), *Peritol*, *Proculin*, *Rudotel*, *stricnină*, *sulfamide*, *Tenormin*, *Trombostop*, *Valium*, *xilină* (donc, environ 45!).

Selon le lecteur, nous pensons (de manière subjective, tout naturellement) qu'on peut ajouter à la liste quelques dix à quinze autres noms, éventuellement en relation avec certains contingents de maladies (tout comme on pourrait voir en extraire une vingtaine). Ainsi, par rapport à une proportion de 1%, la zone d'interférence avec le bagage des locuteurs de la langue littéraire semble sévèrement limitée. Mais, ce n'est qu'une première impression et des corrections seront opérées. La transparence de l'inventaire se retrouve améliorée d'abord par l'apparition d'autres termes scientifiques, pris surtout dans la chimie, la physique ou la médecine: *acide*, *adrénaline*, *alcool*, *carbonat*, *cyanures*, *chlore(hydrate)*, (eau) *chloroformée*, *chlorure*, *éther*, *éthyle*, *gaz (hilarant)*, *lithium carbonicum*, *méthile*, *oxyde*, *oxygène*, *salicylate*, *teinture* etc.

Dans le même sens vont ensuite les termes de la langue commune (même si certains d'entre eux proviennent de la médecine ou d'autres sciences ou pratiques) comme: (anti)dépressifs, bloquants, canaux, extrait, feuille (de gant de Notre-Dame), injectable, haut mal (épilepsie), sirop, solution, stimulant, thymol, tranquilisant.

Il y a des cas où l'identification est (ou paraît être) favorisée par la simple association: à partir de *diazepam*, on peut facilement inférer quant au spécifique des médicaments comme *bentazepam*, *camazepam*, *clobenzepam*, *lasazepam*, *medazepam*, *metaclazepam*, *quazepam* ou *temazepam*. Il est plus fréquent que le guidage (correct ou séduisant) se fasse à travers le sémantisme des éléments qui forment les composés ou des résultats de la suffixation: *nicotino(mimétiques)*, *benzométan*, *hydro*-(plus huit noms), *spasmo(ban)*, (tio)nitrites, *chlorediabète* et *diabéton*, *diurétine*, *fibrine*, *chloral*, *reversol*, *hydrate*, *gluconate*.

D'autres formants suggèrent l'utilisation grâce à leur appartenance à la langue commune, le résultat glissant en quelque sorte vers la publicité ou signalant le procédé d'administration: *Calmasol* (mais aussi *Muricalm*, *Muscalm*, *Tusocalm*), *Circularina*, *Trombostop*, *Tusomag*, *Rhynospay*.

Enfin, le cadre d'interprétation le plus général est tracé par les préfixoïdes: *anti*- caractérise les noms de classes entières de médicaments (*anti* + *angines*, *arythmies*, *dépressifs*, *diabétiques*, *épileptiques*, *hypertensifs*, *inflammatoires*, *pyrétiques*, *parkinsoniennes*), mais on rencontre assez fréquemment *méta*- (pour signaler des polymères) ou *tri*-, élément savant de composition signifiant „trois”, „triple”.

Par contre, la sémantisation à la hâte, du type de l'étymologie populaire, peut sans doute nous mener à de fausses déductions. Si l'on va „interpréter” l'effet curatif de certains médicaments selon les appellations qui paraissent seulement avoir été entraînées dans la dénomination, dans des cas comme *gravidin* – cf. *grav* ‚grave’ (on est en présence d'un terme international, un inhibiteur) ou *sorbitol* – cf. le verbe *a sorbi* ‚siroter’ (qui nomme en fait le résultat d'une réduction de la glucose), mais aussi lorsqu'on est en présence des noms commerciaux de certains produits pharmaceutiques: *Dogmatil* – cf. *dogma* ‚dogme’ (un antipsychotique), *Gravol* – cf. *grav* ‚grave’ (un antihistaminique), *Meritol* – cf. *merit* ‚merite’ (antidépressif) ou *Zestril* cf. *zestre* ‚dot’ (antihypertensif).

Et pourtant, dans le sillage de la tradition dénomminative du temps où le latin était la langue universelle des sciences, celui qui a donné à un remède contre les arythmies cardiaques le nom de *Viaductor* a misé sur le fait que c'est un nom facile à comprendre non seulement par les érudits, mais aussi par les patients des hôpitaux publics.

Mais le terrain de la dénomination peut aussi laisser voir la tentation de la pure séduction (l'appel aux sentiments!), comme c'est le cas d'un tranquillisant psychoneurovégétatif, fabriqué en Israël, qui reçut le nom de *Glorium* – cf. *glorie*, *gloire*!

On peut donc dire que, après avoir constaté la dimension dramatiquement réduite du champ de coextensivité de l'inventaire lexical des remèdes pharmaceutiques mis au point et proposés par les gens du laboratoire (discours *endogène*), d'une part, et celui des patients qui sont le but de l'activité des laboratoires (ce qui suppose le décodage de ces termes au niveau du discours *exogène*), d'autre part, et en essayant de lever aussi que possible le voile de la terminologie technologisante, le linguiste peut conclure que, dans une comparaison du point de vue social où seraient entraînées des sciences et des pratiques comme la médecine, la justice, la religion, l'explosion informationnelle place la pharmacologie parmi les domaines de pointe de l'innovation pour ce qui est du vocabulaire professionnel.

Il y a à signaler l'existence d'un noyau terminologique de base du traitement moderne et ce noyau est en usage depuis au moins quelques décénies. En voici un exemple: bien que le médecin-écrivain Vasile Voiculescu, ayant trouvé *Toate leacurile la îndemână* [Tous les remèdes à portée de la main], insiste de façon très soutenue sur le traitement naturiste (plantes, matériaux), il n'évite pas les termes à trouver dans le présent *Vademecum medicamentorum*, en commençant par *acide*, *bromure*, *quinine* et allant jusqu'à *salicylate* et *teinture*. De cette terminologie d'autrefois, du livre de Voiculescu⁴ et de nos parents, on constate, en jugeant d'après la pharmacopée et le traitement, la disparition de termes comme *antipyrine* ("poudre blanche se présentant sous forme de petites aiguilles"), *bismuth*, *créoline*, *ichtyol*, *iodoforme* et *térébenthine*, voire même *pyramidon*.

En même temps, c'est de ce même noyau que des termes entrés en usage commun ont déjà formé des "familles": selon *Dictionarul Academiei* 'Le dictionnaire de l'Académie', à partir de *nicotine*, on a les dérivés *nicotinique*, *nicotinisme*. Dans la littérature de fiction on a même le verbe, hasardé, *nicotiner* (d'où le participe passé de la phrase "le buisson nicotinisé de sa moustache", chez Titus Popovici). A son tour, Ion Minulescu, en quête d'un stimulant voué à provoquer à un autre symboliste des images pleines de couleurs, convoque dans *Romanță policromă* 'Romance polychrome', deux termes de la chimie pharmaceutique: "Dans une coupe d'éther je verserais goutte à goutte / De la morphine".

On revient donc, en fait, à la terminologie des segments correspondants du style de la communication populaire publique et privée. C'est peut-être le moment de nous rappeler qu'un tel niveau de base, le niveau populaire, est à retrouver également dans la terminologie du culte: les termes nommant les concepts essentiels relatifs à la divinité, à la croyance et au statut des croyants, aux institutions et aux serviteurs de l'Eglise etc., en tant qu'effet de l'expérience collective regardée du point de vue d'une altérité (positive) héritée ou assumée⁵.

A partir de tous ces aspects pris en compte ci-dessus, notre intérêt porte ensuite sur le problème du traitement par les médias des thèmes tenant aux sciences. Les spécialistes en communication distinguent entre ce qui serait l'énonciation du journaliste, "du dehors" du domaine qu'il traite dans son discours, pour un public se trouvant comme lui "au dehors", par rapport à l'énonciation "de l'intérieur" du

⁴ Vasile Voiculescu, *Toate leacurile la îndemână*, București, Fundația Culturală, 1935; colecția „Cartea satului”, nr. 4.

⁵ Cf. Stelian Dumitrăcel, „Termeni românești pentru diferite confesiuni: între competență lingvistică și alteritate negativă”, în *Revistă de lingvistică și știință literară*, Chișinău, nr. 6/1994, pp. 36-48.

domaine, l'énonciation du spécialiste, adressée à de différentes catégories de publics. Dans le cadre d'une discussion plus large sur la nécessité de passer, dans le texte journalistique associé à la science, de la "vulgarisation" à la "communication", Eliséo Véron surprend la pratique d'un type particulier de discours, appelé "exogène": c'est la situation où, à la télé, le journaliste "explique lui-même un phénomène scientifique"; or, ni le journaliste, ni les destinataires – communs – de son discours ne sont spécialisés dans le domaine en question et donc la communication sur les connaissances scientifiques tiendrait aux compétences du scientifique.

Au niveau de la production et de l'utilisation des résultats de la recherche scientifique, c'est le type de communication "endogène" qui fonctionne et on en comprend la raison.

Lorsque le journaliste dépasse les limites de ses propres compétences – scientifiques – il risque de tomber dans l'erreur et dans le ridicule. Voici un cas d'assomption involontaire, dans les médias, d'un discours endogène intra- ou interdisciplinaire: un journaliste a signalé l'emploi erroné, dans le journal de la chaîne Antena 1, du nom *colposcopie*, pour parler d'un examen médical subi par le président George W. Bush. Le journaliste nous fait observer que le terme *colposcopie* nomme un examen médical du vagin, alors que le président Bush avait subi un examen du côlon (coloscopie) (Costi Rogozanu, dans EZ, 2.06.02, p. 15, sous le titre *Le vagin de Bush*). Certes, la prise en compte de la fonction métalinguistique du langage, cette fonction de nécessaire décodage des termes techniques de stricte spécialisation, dans le texte journalistique aurait pu éviter au journaliste de Antena 1 la position d'imposture involontaire. Il va sans dire que cela suppose la connaissance des termes.

Il est évident que l'idée de toujours convoquer des spécialistes des domaines les plus variés pour se faire accompagner par des porteurs d'autorité dans les journaux télévisés ne saurait compter comme solution pour faire passer vers le grand public des connaissances moins accessibles aux non spécialistes. Les journalistes peuvent recourir à la citation des dires des spécialistes (sous la forme de "discours rapporté") ou/et ils peuvent recourir au "décodage" des termes (supposés) inconnus chez un public dont on s'est fait une image. Voici un exemple dans le texte d'une nouvelle (sensationnelle!) sur un prêtre, parue sous le titre "Le prêtre metteur en scène de films sexy a reçu interdiction au service divin". En voici des fragments où les termes spécialisés sont expliqués: "... a été suspendu hier à la suite de la réunion du *Consistoire* (instance qui juge les délits du clergé) de la Métropole de la Moldavie et de la Bucovine"; "si le Tribunal de Iași le trouve coupable, le prêtre P... F... sera défroqué (exclu du clergé)".

Barrières linguistiques dans la communication

Nous autres, humains, on communique tout le temps et par tous les moyens. Dan Serber nous faisait observer dans une étude⁶ que nous sommes très habiles pour ce qui est de la communication. Nous pouvons aller encore plus loin et dire même que nous sommes les meilleurs sur Terre, à ce que l'on sache jusqu'à présent. On parle, on écoute, on fait des gestes, on prend des mimiques et on lance des regards, on écrit, on lit ce que les autres ont écrit; plus encore, on se montre quelque part ou l'on choisit de ne pas s'y montrer, on arrive habillé d'une certaine façon (ou d'une autre, comme aurait dit Prévert), on porte des parfums, on porte des objets dans la main. Tout cela c'est communiquer et c'est ce qu'on fait sans arrêt, tout le temps, qu'on le sache ou

⁶ *How do we communicate?* à trouver à l'adresse www.dan.sperber.fr

non, qu'on le veuille ou non. Dans l'étude évoquée plus haut, Dan Sperber propose pour explication de cet état des choses le mécanisme des représentations et des métareprésentations et nous ne voyons pas de raison pour ne pas partager ce point de vue. "Quoique nous faisons, nous ne pouvons pas ne pas communiquer" disait Paul Watzlawick, un des chercheurs proéminents de l'Ecole de Palo Alto.

Quand on pense à tout cela, il paraît que le monde des humains est le Paradis de la communication. Ce ne serait que se hâter vers une conclusion qui ne saurait résister à une analyse pertinente. En regardant le phénomène de plus près, on ne peut pas ne pas observer que la réalité est beaucoup plus laide: on pense avoir bien choisi ses mots et on constate que l'effet est loin de ce qu'on avait en tête lors de la production du discours; on fait un geste – très fréquent dans la société environnante – et on constate que l'autre s'en sent vexé ou qu'il n'a pas de réaction; on s'entend avec ses paires en utilisant un certain langage et on rate la communication avec les membres de sa famille en utilisant le même langage; on s'entend avec ses convives, dans un restaurant jusqu'au moment où le patron de la boîte décide de mettre en marche la musique pour couvrir le brouhaha des groupes assis autour des tables; enfin, on se propose de se faire entendre par son chef et, une fois sorti de l'entretien qu'il aura bien dédaigné de vous accorder, vous ne vous rappelez pas grand chose et de plus vous constatez avoir oublié de lui faire savoir le truc le plus important qui fait l'objet de votre obsession en ce qui le concerne depuis quelque temps déjà.

Tout ceci s'explique par l'existence de barrières dans la communication.

On n'est pas parfaits. On est nombreux et différents sur la Terre. Quelques sept milliards, chacun avec ses perceptions, chacun soumis à une pression ou une autre (sociale, culturelle, émotionnelle etc.), chacun avec son rythme biologique ("Nous ne sommes que des hazards biologiques qui font ce qu'ils peuvent, quoi", disait Jacques Brel dans une interview). Nous allons dire avec Dan Sperber que l'on ne se dit pas tout ce qu'il y aurait à dire dans une instance communicationnelle et des fois on ne se dit pas vraiment ce qu'il serait à dire, en comptant sur la capacité de l'autre d'opérer des inférences. On lui offre un squelette et on attend de lui qu'il le couvre de la chair nécessaire pour peindre dans sa tête le tableau de nos intentions. C'est dans ce jeu que se glissent les erreurs. Parfois on dit exactement ce qu'on voulait dire et si l'autre s'élance dans les inférences, on aura raté le but de notre communication. D'autres fois, on nous prend à la lettre alors que nous aurions espéré voir l'autre faire un petit effort, faire des inférences. D'autres fois encore, l'autre fera des inférences, mais ce ne sera pas ce qu'on attendait de lui: il aura mal interprété notre propos et de là il se laissera glisser dans le malentendu.

Alors, c'est quoi ce qui nous pousse vers l'erreur? C'est quoi ce qui nous empêche de nous entendre "cinq sur cinq"?

D'abord, c'est les sens, les cinq sens qui nous aident – tant qu'ils peuvent! – à potasser dans l'environnement des informations nécessaires à nous guider dans l'Univers et dans la vie. Une odeur n'est pas la même pour tous et surtout elle n'évoque pas la même chose pour tous; un son peut plaire à quelqu'un et peut aussi bien irriter un autre; la vue nous trahit sous maintes aspects (elle se dégrade avec le temps, elle se laisse influencer par des accumulations culturelles, elle se laisse fatiguer par un effort dont on n'est pas toujours conscient, et ceci sans parler des daltoniens...); le goût évolue, il peut être éduqué, il peut être informé et, donc, falsifié; enfin, le

toucher dépend de la qualité de notre peau, des expériences passées, de l'état émotionnel, de l'état du milieu où on l'exerce. Je n'ai fait que passer en revue quelques situations où nos sens seraient corrompus, mais chacun de nous pourrait s'imaginer ou se rappeler d'autres situations où ses sens seraient ou auraient été la clef d'une incompatibilité avec les autres (du genre: tu dis que c'est amer, mais je crois que c'est plutôt aigre, ou bien: tu dis que c'est un rouge, mais je trouve que c'est plutôt un ocre plus profond que d'habitude).

Après les sens, c'est le social, sa langue y compris (on se rappelle la théorie de Sapir-Worf, selon laquelle chaque individu comprend l'Univers à travers sa langue maternelle). Le social c'est d'abord les institutions (la famille, l'école, l'église, puis la presse et toute l'industrie de formatage mental etc.), ensuite de quoi c'est les groupes (dont on est membre ou dont on veut devenir membre), l'hierarchie sociale, les jeux que toute société propose à ses membres et qui sont, tous, fondés sur des idées comme "compétition", "devenir", "(se) changer" et surtout "avoir", "être" et "paraître".

Viennent ensuite les émotions, celles ressenties et aussi celles "interprétées" pour les autres, autour de nous. Nous allons nous limiter quant aux émotions et à leur rôle dans la communication à un passage en revue de certains articles puisés dans des lectures récentes de *Emotion Review*. Vous verrez que ça dit presque tout. Je cite: *How much do things count?: Preference for emotion versus principle in Judgments of antisocial and prosocial behaviour* (vol. 3, no.3/2011, pp. 316-317), *The trouble with thinking: People want to have quick reactions to personal taboos* (vol. 3, no.3/2011, pp. 318-319), *The logic of emotional experience: Noninferentiality and the problem of conflict without contradiction* (vol. 1, no. 3/2009, pp. 240-247), *Minding the metaphor: The elusive character of moral disgust* (vol. 3, no. 3/2011, pp. 269-271), *Show and tell: The role of language in characterizing facial expression of emotion* (vol. 2, no. 3/2010, pp. 255-260), *A linguist's view of "pride"* (vol. 2, no. 2/2010, pp. 178-179).

Avec les trois dernières études nous revenons sur la question du langage, qui va occuper, en fait, la place centrale de cette approche sur les barrières en communication. Seulement, cette fois-ci, il s'agit d'un fait assez peu discuté (la verbalisation, comme phase ultime de la perception) et d'un type de barrières qui n'a pas encore été dévoilé (les barrières culturelles).

Les contacts interculturels laissent voir surgir ces barrières appelées "culturelles". Il s'agit de toutes les difficultés que la communication rencontre lorsqu'elle s'installe (ou veut s'installer) entre des représentants de cultures différentes. Ce n'est pas seulement les gestes, la couleur de ses habits pour des événements spéciaux (le deuil est en noir chez les Européens et en blanc chez les Japonais) ou les manières à table, mais c'est aussi – ou surtout! – le contenu sémantique des mots qui paraissent traduire des états de choses ou des états d'âme d'une culture à l'autre. Dans son étude (*A linguist's view of "pride"*), Anna Gladkova montre la différence entre le contenu du concept tel qu'il est rendu par le terme anglais et le contenu rendu par le terme russe "gordost", jusqu'ici considéré comme équivalent de "pride". La théorie développée par Anna Wierbicka et C. Goddard et qui s'appelle *Natural Semantic Metalinguage* soutient le propos de Anna Gladkova et nous rend pensifs: on ne peut donc plus être trop sûrs de ce que l'on comprend quand c'est un étranger qui nous parle, même si nous croyons comprendre les mots de sa langue ou s'il parle notre langue. On s'en doutait, d'ailleurs. De plus, on rencontre de plus en plus souvent des prises de position contre cette littérature qui voudrait nous enseigner des règles pour la communication. Par exemple, il y a pas très longtemps,

nous avons rencontré une étude⁷ qui s'attaquait aux auteurs qui "nous donnent la clé" des actes de communication (cette fois-ci, il s'agissait du non verbal) et nous sommes heureux de constater que l'époque où l'on s'exclamait à tout bout de champs "ça y est! j'ai trouvé!" est révolue. Dans la communication comme pratique sociale on navigue à tâtons et on se fie à l'inspiration du moment quant aux choix qu'on fait de tous les moyens qu'on a "sous la main", y compris des offres de la langue.

Voilà pourquoi il faut prêter beaucoup d'attention aux barrières rencontrées dans la communication. Comme on a pu voir plus haut, elles sont nombreuses et de facture bien différente. Il y en a que l'on doit à l'environnement et qui rendent les résultats des perceptions à l'aide de nos sens encore plus imparfaits qu'ils ne sont déjà. D'autres sont liées à la construction sociale: des barrières de statut, de rôle, stratégiques, émotionnelles. Enfin, il y a des barrières linguistiques, mais, en regardant les choses de plus près, on arrive à constater que les barrières de statut, de rôle, les barrières émotionnelles sont là toujours à cause du langage, comme on a vu plus haut. Ce sera le contenu sémantique d'un statut social, d'un rôle ou d'une émotion, ce contenu qu'on n'arrive à appréhender qu'à travers l'usage du langage, qui va déterminer le résultat d'une instance communicationnelle. Il faudra toujours observer les possibles variations diastatiques, diaphasiques, diatopiques pour bien déceler l'intention de communication qui se cache derrière le discours d'un autre ou pour faire le meilleur choix de ses mots. Ce n'est pas tant la vérité portée par le discours, mais l'adéquation du discours au contexte qu'il faudrait chercher et c'est toujours l'intention du locuteur qu'il faut avoir en vue. Avant de nous interroger sur la moralité d'un acte discursif, en nous rapportant à la vérité de ce qui est dit, il faudrait se concentrer sur l'adéquation dudit acte par rapport au contexte et par rapport à l'intention de l'initiateur de cet acte. Et c'est là que la compétence communicationnelle se montre: dans la sagesse d'accorder son discours à l'attente de l'interlocuteur, à ses assomptions cognitives, à son goût, peut-être, à son statut social (tel qu'on les devine dans la représentation qu'on aurait de l'autre et de la représentation qu'on pense qu'il aurait de nous). Garder sa face et aussi celle de l'autre, bien jouer son rôle et aider l'autre à bien jouer le sien, tout cela en acceptant qu'il y a maintes vérités ou maints aspects de la même vérité et que l'important est de ne pas clore la voie vers l'autre. C'est dans cet effort que se trouve la chance de briser les barrières et c'est à la base de cet effort que l'on trouve l'utilisation adéquate du langage verbal, à côté d'autres types de codes, ou plutôt au-dessus d'autres codes. Sans jamais quitter de vue la possibilité des erreurs, on fera toujours de son mieux pour influencer les autres par nos discours et cela veut dire convaincre, persuader, manipuler. On poursuivra toujours son but à travers son discours, que ce but soit d'informer, de rendre confus, d'émouvoir, de laisser indifférent, de faire faire quelque chose ou de décourager l'autre dans son intention de faire une chose quelconque. Parfois, le discours fera l'affaire, parfois non. Quand c'est raté, c'est qu'on a ignoré une barrière et il va falloir changer de stratégie d'attaque.

Toutes ces généralités ci-dessus ouvrent la voie pour discuter le problème des barrières linguistiques dans les domaines à grand impact social. Ce qui intéresse c'est la terminologie en usage dans les discours exogènes, car on part de l'idée que, pour ce qui est des discours endogènes, une nécessaire hygiène terminologique assure le

⁷ Pascal Lardellier, « Pour en finir avec la « synergologie ». Une analyse critique d'une pseudoscience du « décodage du non-verbal » », *Communication* [En ligne], Vol. 26/2 | 2008, mis en ligne le 01 octobre 2009. URL : <http://communication.revues.org/index858.html>

consensus entre les spécialistes. Les trois domaines que nous avons en vue sont, donc, la médecine-pharmacie, le droit et la religion. Nous nous penchons sur le discours du médecin et du pharmacien adressé au patient, sur le discours des serviteurs de la Justice dans leur interrelation avec les sujets de l'acte de justice et enfin du discours des hommes de l'Eglise adressé aux croyants.

Une vision simple et simplificatrice voudrait qu'on ne prenne en discussion que la simple traduction intralinguistique, en privilégiant la fonction métalinguistique du langage (cf. Roman Jakobson). Un médecin écrira sur l'ordonnance le terme scientifique, en usage endogène, du médicament, mais il expliquera au patient en quoi consiste la préparation qu'on va lui administrer, en usant de termes adéquats au niveau discursif de son interlocuteur (cela veut dire qu'il prendra en compte le niveau d'éducation qu'il connaît au patient, l'exercice que celui-ci a des termes scientifiques, ses limites tenant aux variations diastématiques, diaphasiques et, parfois, même diatopiques, surpris au cours de leur entretiens visant l'empathie). A son tour, le pharmacien saura lire l'ordonnance, mais il devra être capable de présenter à son client l'offre concret des rayons de sa pharmacie, en usant d'un langage en accord avec ce qu'il aura décrypté de la personnalité de l'autre, de son éducation etc. Et ceci, au cas où le client se présente après la visite chez le médecin, car, si le client se présente directement, comme patient, chez le pharmacien, celui-ci devra lui expliquer plus de choses techniques, en usant d'un langage en accord avec le niveau de l'autre. Ce sera donc un discours exogène complexe, cumulant le discours du médecin et celui du pharmacien. A son tour, un avocat devra "traduire" le langage endogène du droit (mêlé de termes de toutes sortes (latins, anglais, pris dans la langue des siècles passés) en un langage intelligible pour le non spécialiste, pour faire entendre à son client ce qu'on lui reproche et ce qui sera leur stratégie de défense. Le prêtre, quant à lui, gardera le langage des rituels et le langage de la théologie pour les rituels et pour les discussions avec d'autres prêtres, mais il se forgera un discours différent pour les services aux croyants, ces services qui mettent le croyant en accès direct avec le serviteur de Dieu, comme dans le cas de la confession.

Est-ce tout? Avons-nous épuisé les cas imaginables? Certes, non!

Il y a des cas où le médecin/le pharmacien doit marquer son statut dans la relation avec le patient, parce que c'est le patient qui l'attend ou parce que le spécialiste pense que c'est le moment de se forger une position dans la communauté; il y a des cas où l'avocat sent qu'il doit impressionner son client, pour le faire payer plus pour ses services; enfin, il y a des cas où le prêtre constate qu'il doit changer l'image que les paroissiens ont de lui, qu'il doit se montrer de façon plus évidente comme représentant d'une sorte d'ésotérisme accessible aux élus seulement.

Dans ces cas, l'intention du médecin ou du pharmacien sera de donner l'impression de personnages magiques, maîtres d'une science impénétrable aux communs mortels et donc ils vont mélanger au discours commun un discours en termes savants, faisant interférer le langage exogène et le langage endogène. Des fois, c'est le contrat de communication⁸ explicitement établi entre les professionnels et

⁸ Le *contrat de communication* est un développement sur le concept de *contrat de lecture*, appartenant à Eliséo Véron et c'est ce que Véron appelle parfois *lien communicationnel*. En voici son explication du terme: "Tout acte de communication, en effet, qu'il soit interpersonnel ou médiatique, produit nécessairement un lien. Ce lien peut préexister à un acte de communication donné, lorsqu'il se construit dans le temps (par exemple, dans la communication entre les membres d'une même famille ou bien dans la lecture régulière d'un journal), mais chaque acte actualise d'une manière ou d'une autre le lien, l'active d'une façon spécifique. La production-activation de ce lien nous intéresse particulièrement ici,

leurs patients qui mène à de telles approches linguistiques: le patient veut être impressionné par son médecin ou par le pharmacien chez qui il va chercher de l'aide et il ne sera content du service de l'autre que si cela se passe conformément à son attente. Des fois, le même contrat de communication rend le justiciable désireux de voir que son avocat connaît vraiment cette science du droit et il veut qu'on lui parle en termes incompréhensibles pour se sentir vraiment protégé. Enfin, des fois, les croyants évoluent plus vite que l'endroit même de leur paroisse et ils arrivent à ne plus se sentir satisfaits par un discours vétuste, que leurs parents et les parents de leurs parents avaient écouté à l'église. Ils ont une éducation, ils ont appris des mots, ils savent qu'ailleurs on parle un autre langage dans la relation avec les prêtres et leur prêtre devra leur montrer qu'il est capable de faire de même, en glissant du grec dans ses discours, en déchiffrant les textes saints tout en se gardant d'aller dans les registres d'expression qui vexeraient leur audience.

Dans tous ces cas, c'est le contrat de communication qui doit prévaloir comme repère et c'est l'idée d'adéquation du discours au contexte qui prime. L'énonciateur va faire usage d'un langage exogène, d'un langage endogène ou d'un mélange entre les deux, en accord avec son intention regardant le public et en accord avec ses représentations du public et ses représentations des représentations qu'il pense que son public a de lui et du sujet en discussion. La performativité d'un discours se mesure au degré de pertinence de ce discours dans le contexte où il est produit. En plus, comme on a vu, deviner la description sémantique que son interlocuteur a des termes en usage assure le bon choix des mots à employer et améliore sensiblement la qualité de l'intercompréhension des individus. Ce qui peut toujours aider c'est le recours à la fonction métalinguistique du langage, c'est la capacité du locuteur d'explicitier ses dires, de glosser, d'utiliser la paraphrase, dans le but de s'assurer qu'il est bien compris dans l'intention qu'il veut communiquer. On a pu remarquer que le discours exogène ne veut pas toujours dire aussi langage exogène et que c'est l'intention du locuteur et la pertinence du discours par rapport à cette intention et au contexte qui vont en décider. On a pu remarquer aussi que le secret des barrières linguistiques, tout comme celui du sens de nos dires, se trouve dans les gens et non pas dans les messages⁹: chacun des membres d'une même communauté de langue a ses propres appréhensions quant à certains termes, ses propres stéréotypes de pensée, ses idiosyncrasies même dans l'usage des termes, surtout quant il s'agit de termes venant des sciences, et c'est ce qui nous rend vulnérables. Mais, c'est justement à ces vulnérabilités que les spécialistes des domaines à grand impact social – comme les médecins, les pharmaciens, les professionnels du droit et les serviteurs de l'Eglise – sont appelés à faire attention, pour le bien de leurs concitoyens et de la communauté dans son ensemble.

Conclusions

La pragmalinguistique – avec son statut d'étude du langage pris en tant qu'activité dans la relation énonciateur-destinataire, ainsi que l'étude des effets de cette relation – assume la tâche de déterminer les possibles barrières linguistiques que

parce qu'il s'agit d'une dimension structurale et fondamentale de la communication" ("Entre l'épistémologie et la communication", dans *HERMES 21, Sciences et médias*, Paris, CNRS Editions, 1997, pp. 23-32).

⁹ Cf. Ivan Preston, „Understanding Communication Research Findings”, in *The Journal of Consumer Affairs*, Vol. 43, nr. 1(2009), pp. 170-173.

représente pour la communication le fonctionnement permanent et parallèle des deux niveaux du discours public et de mettre au point, en tenant compte du domaine concret de communication, des voies et des moyens d'action, voués à accroître l'efficacité de la coopération linguistique dans ces aires d'un grand intérêt socio-culturel.

Cette exigence peut être également analysée du point de vue de la circulation des individus, des biens et des valeurs, dans le cadre de la globalisation, ce qui rend nécessaire une orientation vers l'efficacité communicationnelle des formateurs en terminologie, dans des milieux unilingues et bilingues, tout en se concentrant sur le phénomène complexe de communication: représentation et métareprésentation dans l'appréciation de l'autre (de l'interlocuteur), construction d'un contrat de communication durable, qui soit respecté par les deux parties impliquées dans le transfert de connaissances et, le plus important peut-être, la capacité de changer de registre d'expression – en privilégiant la fonction métalinguistique du langage – pour atteindre l'adéquation. Un terminologue qui s'arrête à l'étude de la terminologie ne sera pas un terminologue complet, accompli. Il lui faudra y ajouter la science de toujours accorder son discours au contexte et à son interlocuteur. Il sera alors capable aussi bien d'éblouir son audience – si c'est ce qu'il cherche à obtenir – , que se faire vraiment entendre par tout le monde – si cela est son but. La compétence communicationnelle est beaucoup plus que la compétence linguistique ou la compétence terminologique, elle est la capacité d'atteindre son but par l'usage du discours. Des fois, il suffira de s'en tenir à la terminologie pour se faire comprendre et accepter par ses paires; d'autres fois, il faudra faire un effort de traduction intralinguistique pour se faire comprendre par un public divers, le grand public, les non spécialistes. Et lorsque le maître en terminologie arrive à enseigner aux autres la voie vers l'intercompréhension, il aura atteint la formation complète, il se trouvera au point de passage du langage endogène au langage exogène et il aura le contrôle de ce point de passage.

Bibliographie

Dumistrăcel, Stelian, *Paliere terminologice din perspectiva stilurilor și a limbajelor funcționale; „discurs endogen”*, în vol. *Limbajul publicistic românesc din perspectiva stilurilor funcționale*, Iași, Institutul European, 2006, pp. 66-69.

Preston, Ivan, „Understanding Communication Research Findings”, in *The Journal of Consumer Affairs*, Vol. 43, nr. 1(2009), pp. 170-173.

Stoica, Dan S., Despre trecerea de la regularitate la regulă sau « comunicarea eficientă în trei pași », în *Signum, lingua, oratio. In honorem professoris Mariae Carpov*, Constantin Sălăvăstru, Dan S. Stoica (editori), Iași, Editura Universității „Al. I. Cuza”, 2010, pp. 169-187 (à trouver aussi à l'adresse: www.dstoica.ro).

Stoica, Dan S., Despre ce este vorba?, în *Analele Științifice ale Universității „Al. I. Cuza” din Iași*, seria *Comunicare*, vol. 2/2009, pp. 88-100 (à trouver aussi à l'adresse: www.dstoica.ro).

Véron, Eliséo, “Entre l'épistémologie et la communication”, dans *HERMES 21, Sciences et médias*, Paris, CNRS Editions, 1997, pp. 23-32.

Publicat în martie 2013 în:

Buletin științific, nr.8/2011, Actes de la Conférence Internationale *La formation en terminologie*, 3-4 novembre 2011, Editura ASE, București, ISSN 1584-3122.
p.392-411